sur le devant de la scène, il lui demande s'il peut avancer sans crainte et si tous les gens de la noce sont partis. Beppo, sur l'injonction de Lorenzo, lui répond : « Oui, capitaine. » Alors Fra-Diavolo s'approche sans défiance, suivi de quelques hommes; mais il est bientôt cerné par les carabiniers et les paysans, qui le font prisonnier; et comme il faut qu'un opéra-comique finisse par un mariage, Lorenzo épouse Zerline.

Tel est le livret original et intéressant sur lequel le compositeur avait à jeter les fleurs de sa musique; il l'a fait avec une profusion qui prouve la merveilleuse fécondité de son talent. Nous ne pouvons signaler tous les morceaux remarquables qui émaillent cette œuvre, ce serait signaler la partition tout entière. L'ouverture, en particulier, est une composition hors ligne; il est impossible de rien entendre de plus original, de plus mouvementé, et où l'inspiration s'unisse à la science d'une manière plus intime. Puis, dans le premier acte, c'est l'introduction, très-habilement dialoguée; l'air de Paméla : *Ah! quel voyage abominable!* les couplets de mylord : *Jé voulais bien, jé voulais bien*; le quintette entre mylord, milady, le marquis, Zerline et Matteo : *Que vois-je, c'est elle!* les couplets gracieux chantés par Zerline : *Voyez sur cette roche;* la scène entre le marquis et Paméla : le *Gondolier fidèle;* le trio bouffe entre les deux précédents et mylord : *Jé n'aimais pas le musique;* enfin la grande scène qui termine le premier acte.

Au second acte, l'air de Zerline : *Quel bonheur, je respire*, etc. ; la fameuse barcarolle : *Agnès la jouvencelle;* la grande scène du coucher de Zerline, avec la cavatine : *Oui, c'est demain qu'on me marie;* le chœur : *Oui, la prudence*, etc.; le trio entre Lorenzo, mylord et le marquis, et le quintette qui termine l'acte.

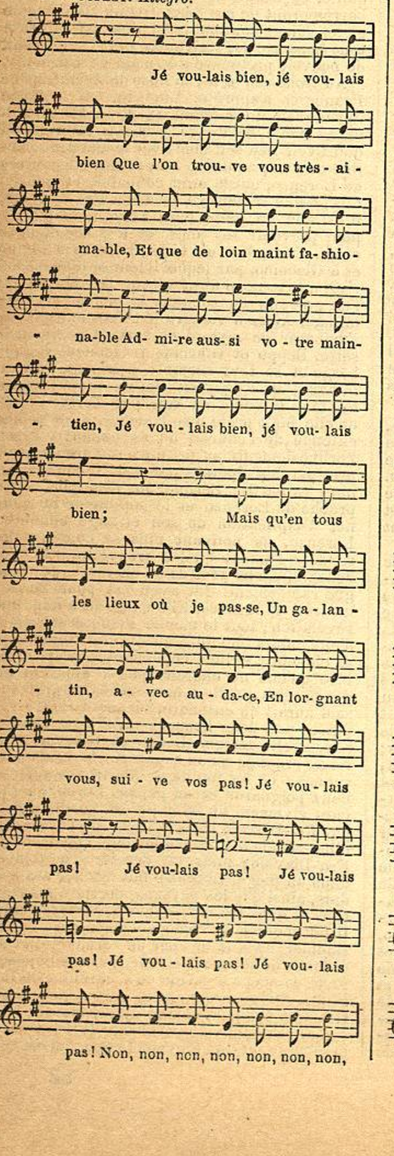
Au troisième acte, le grand air de Fra-Diavolo : *Je vois marcher sous ma bannière;* le chœur : *C'est aujourd'hui Pâques fleuries;* la romance de Lorenzo : *Pour toujours, disait-elle*, et la grande scène qui termine l'acte.

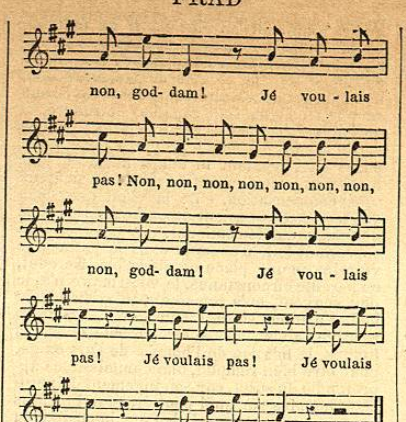
Depuis la création de cet ouvrage, il a été remonté bien des fois pour les débuts d'artistes jaloux de se faire entendre dans une œuvre d'une aussi grande valeur.

Nous reproduisons ici quelques-unes des pages de cette remarquable partition. Il nous semble inutile d'insister sur le mérite de cette musique, toujours fine et spirituelle, qui ne tombe jamais dans la trivialité.

COUPLETS.

1er COUPLET. *Allegro.*



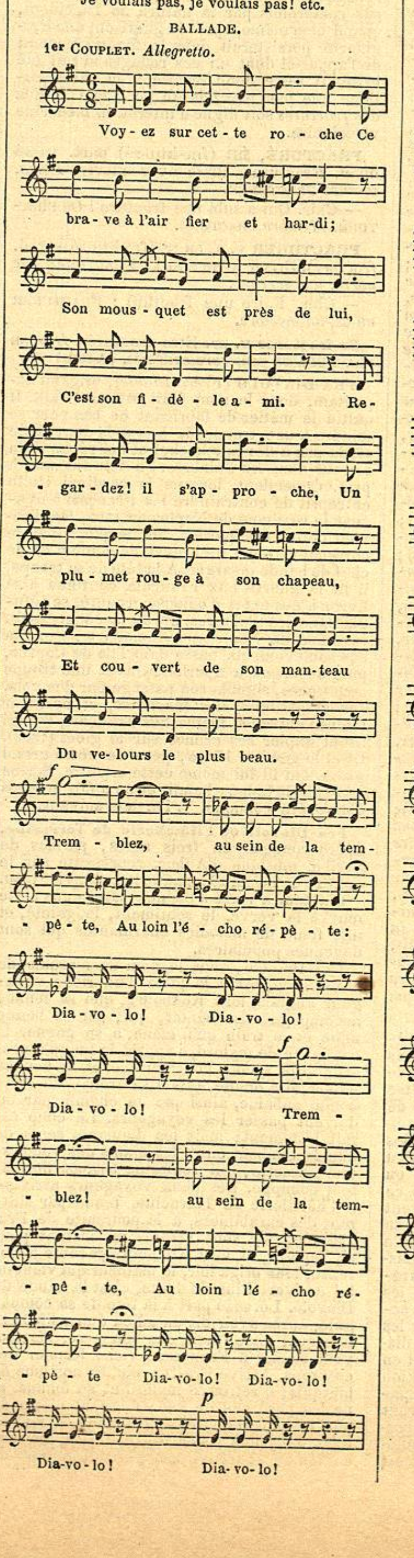


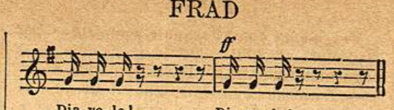
DEUXIÈME COUPLET.

Jé voulais bien, jé voulais bien
Payer les bijoux et la soie;
Et pour qu'à la mode on vous voie,
Par an dépenser tout mon bien;
Jé voulais bien, jé voulais bien!
Mais, moi, suivre votre méthode?
Mais, être un époux à la mode,
Comme on en voit tant ici-bas?
Jé voulais pas, jé voulais pas! etc.

BALLADE.

1er COUPLET. *Allegretto.*





DEUXIÈME COUPLET.

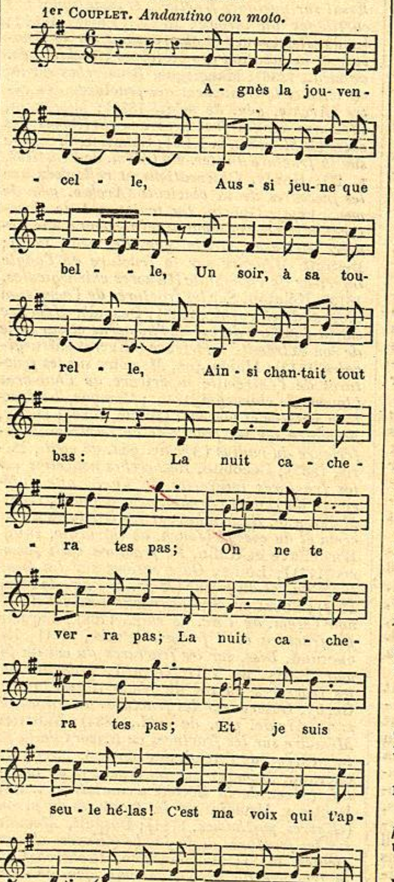
S'il menace la tête
De l'ennemi qui se défend,
Pour les belles on prétend
Qu'il est tendre et galant.
Plus d'une qu'il arrête,
Témoin la fille de Pietro,
Pensive rentre au hameau
Dans un trouble nouveau.
Tremblez!
Car, voyant la fillette,
Tout bas chacun répète : (bis)
Diavolo! Diavolo! Diavolo!
Diavolo! Diavolo! Diavolo!

TROISIÈME COUPLET.

Il se peut qu'on s'abuse,
Ma belle enfant, peut-être aussi
Tout ce qui se perd ici
N'est-il pas pris par lui?
Souvent, quand on l'accuse,
Auprès de vous, maint jouvenceau
Pour quelque larcin nouveau,
Se glisse incognito.
Tremblez!
Cet amant qui soupire,
C'est de lui qu'on peut dire : (bis)
Diavolo! Diavolo! Diavolo!
Diavolo! Diavolo! Diavolo!

BARCAROLLE.

1er COUPLET. *Andantino con moto.*



DEUXIÈME COUPLET.

L'instant est si prospère!
Nulle étoile n'éclaire
Ta marche solitaire.
Pourquoi ne viens-tu pas?
Le jour, ma grand'mère, hélas!
Est toujours sur nos pas.
Mais, ma grand'mère, là-bas,
Dort après son repas.
L'instant est si prospère!
Ami, n'entends-tu pas? (*ter*)

FRAEHN (Christian-Martin), orientaliste et numismate allemand, né à Rostock (Mecklembourg-Schwerin) en 1782, mort à Saint-Pétersbourg en 1851. Il se livra avec passion à l'étude des langues orientales, surtout de l'arabe, se vit contraint, pour vivre, d'aller enseigner le latin en Suisse (1804); mais, grâce à la recommandation de son ancien maître Tychsen, il obtint, en 1807, une chaire de langues orientales à l'université de Kasan, et reprit avec une nouvelle ardeur ses travaux favoris. En même temps, il s'occupa beaucoup de numismatique, enrichit le musée de Kasan de nombreuses pièces, et fit, dans ce but, plusieurs voyages dans l'intérieur de la Russie. En 1817, l'Académie de Saint-Pétersbourg chargea Fraehn d'examiner et de mettre en ordre son riche cabinet de médailles. Celui-ci s'en acquitta avec tant de talent, que l'Académie l'admit au nombre de ses membres et le nomma surintendant de sa bibliothèque. Bientôt après, le savant numismate fut appelé à la direction du Musée asiatique de Saint-Pétersbourg, admis au conseil d'Etat et associé à presque toutes les sociétés savantes de l'étranger. Fraehn déploya jusqu'à la fin de sa vie la plus grande activité. Il a revisé plus de 3 millions de médailles, et s'est occupé avec une louable ardeur des antiquités musulmanes. Outre 90 volumes d'écrits manuscrits, on lui doit 150 ouvrages ou mémoires, parmi lesquels nous citerons : *Description de quelques médailles inédites frappées par des princes sassanides et bouïdes* (1808); *Antiquitatis Muhamedanæ monumenta varia* (1810-1822); *De nummorum bulgaricorum fonte antiquissimo* (1816); *Matériaux pour la numismatique musulmane*, en allemand (1819); *Sur les Russes et les Khazares* (1819); *Collection des médailles musulmanes du Musée asiatique de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg* (1821, in-8°); *Relations d'Ibn-Fodhlan et d'autres géographes arabes sur les anciens Russes* (1823, in-4°); les *Monnaies des kans de la tribu de Djoudji* (1832, in-4°); *Notice chronologique d'une centaine d'ouvrages arabes, persans et turcs, qui manquent en grande partie aux bibliothèques de l'Europe* (1834, in-4°); *Recueil de petits traités relatifs à la numismatique musulmane* (1839), etc.

FRAGA, autrefois *Flavia Gallica*, ville d'Espagne, province et à 87 kilom. S.-E. d'Huesca, sur la rive gauche de la Cinca, ch.-l. de juridiction civile; 3,986 hab. Cette petite ville, aux rues étroites, tortueuses et en pente, était autrefois une place forte, défendue par un château dont les ruines couronnent une montagne voisine. Pendant qu'elle appartenait aux Maures, elle soutint plusieurs siéges et vit périr sous ses murs Alphonse Ier, roi d'Aragon, dit le Batailleur. L'église San-Pedro, ancienne mosquée, est surmontée d'une haute tour carrée à trois corps et terminée par une flèche.

FRAGARIA s. m. (fra-ga-ri-a — du lat. *fragrare*, sentir bon). Bot. Nom scientifique du genre fraisier.

FRAGARIÉ, ÉE adj. (fra-ga-ri-é — rad. *fragaria*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au fraisier. ‖ On dit aussi FRAGARIACÉ.

— s. f. pl. Tribu ou sous-tribu de la famille des rosacées, ayant pour type le genre fraisier.

FRAGE adj. (fra-je). Fragile. ‖ Vieux mot.

FRAGELLE s. f. (fra-gè-le). Moll. Section des monodontes, genre de mollusques gastéropodes.

FRAGÉRIE s. f. (fra-jé-rî). Bot. Syn. de LASIORHIZE.

FRAGIFÈRE adj. (fra-ji-fè-re — du lat. *fraga*, fraise; *fero*, je porte). Bot. Qui porte un fruit ressemblant à la fraise.

FRAGIFORME adj. (fra-ji-for-me — du lat. *fraga*, fraise; *forma*, forme). Bot. Qui présente l'apparence d'une fraise.

FRAGILAIRE s. f. (fra-ji-lè-re — du lat. *fragilis*, fragile). Infus. Genre d'infusoires polygastriques, de la famille des bacillariées, comprenant une dizaine d'espèces : *Les* FRAGILAIRES *sont des animaux à carapace simple.* (E. Duponchel.)

— Bot. Genre d'algues marines.

FRAGILARINÉ, ÉE adj. (fra-ji-la-ri-né — rad. *fragilaire*). Infus. Qui ressemble à une fragilaire.

— s. f. pl. Famille d'algues marines, qui a pour type le genre fragilaire.

FRAGILE adj. (fra-ji-le — lat. *fragilis*, du même radical que *frango*, c'est-à-dire de la racine sanscrite *bhrag*, rompre, briser). Qui se casse, qui se brise facilement : *Vase* FRAGILE. *La porcelaine est belle, mais elle est* FRAGILE. (Acad.) *L'albâtre serait la plus belle des pierres, si elle n'était molle et* FRAGILE. (Trév.)

— Fig. Qui peut être détruit facilement, qui n'est pas solidement établi : *Fortune* FRAGILE. *Les grandeurs de ce monde sont des biens* FRAGILES. (Acad.) *Les liaisons et les amitiés de la cour sont* FRAGILES. (La Rochef.) *Rien n'est si* FRAGILE *qu'une domination purement fondée sur la force.* (Jouffroy.) *Le bonheur de l'homme est encore plus* FRAGILE *que le sort des Etats.* (Guizot.) *En littérature, la gloire la plus éclatante est en même temps la plus* FRAGILE. (A. Fée.) *Deux nations rivales peuvent s'allier par circonstance; mais, quoi qu'on fasse, leur alliance sera toujours* FRAGILE *et éphémère.* (E. de Gir.)

Les œuvres des humains sont *fragiles* comme eux.
VOLTAIRE.

Qu'un éclat passager, qu'une beauté *fragile*,
Ne nous fixent jamais aux dépens de l'utile.
FR. DE NEUFCHATEAU.

‖ Extrêmement mobile, très-sujet à tomber en faute : *Résolution* FRAGILE. *Esprit* FRAGILE. *Sexe* FRAGILE. *La nature est* FRAGILE. (Acad.) *La chair est* FRAGILE. (Acad.) *L'homme* FRAGILE *pèche contre ses principes, l'homme faible les abandonne.* (Boiste.) *Admirons les vertus, mais souvenons-nous que les vertus mêmes sont* FRAGILES. (Chateaub.) *Le Parisien est un être* FRAGILE *comme le verre.* (C. Dollfus.)

— Syn. **Fragile, débile, faible, frêle.** V. DÉBILE.

— **Antonymes.** Solide, durable.

FRAGILEMENT adv. (fra-ji-le-man — rad. *fragile*). Avec fragilité : *Un vase* FRAGILEMENT *construit.*

FRAGILITÉ s. f. (fra-ji-li-té — rad. *fragile*). Caractère de ce qui est fragile; facilité à se casser, à se briser : FRAGILITÉ *du verre, de la porcelaine. On a mis la gloire du luxe à posséder des choses qui pussent tout d'un coup périr entièrement par leur* FRAGILITÉ. (Trév.)

Toute votre félicité
En un moment tombe par terre,
Et, comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la *fragilité*.
P. CORNEILLE.

— Fig. Instabilité, inaptitude à durer : *Ce n'est que l'oubli de la* FRAGILITÉ *de la vie et une confiance sans raison d'échapper de tous les dangers, qui fait résoudre les hommes à entreprendre des voyages au bout du monde.* (Nicole.) *Les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes ou nous échappent par leur propre* FRAGILITÉ. (Fléch.) ‖ Facilité à pécher, à succomber : FRAGILITÉ *humaine. Péchés de* FRAGILITÉ. FRAGILITÉ, *tu es synonyme de femme.* (Shakspeare.) *Il échappe toujours quelque péché à la* FRAGILITÉ *humaine.* (Bon.) *La mortalité nous rend faibles, et dans cette* FRAGILITÉ *on fait aisément des fautes.* (Boss.) *Malgré la* FRAGILITÉ *de l'espèce humaine, notre état naturel est d'être raisonnables.* (Mme de Genlis.) *Il est rare que la femme pèche autrement que par entraînement, par* FRAGILITÉ. (Michon.)

Quelque effort qu'ici-bas l'homme fasse à bien vivre,
Il est souvent trahi par sa *fragilité*.
CORNEILLE.

— Allus. litt. **Et comme elle a l'éclat du verre, Elle en a la fragilité**, Vers de *Polyeucte*. V. VERRE.

FRA GIOVANNI, peintre florentin, plus connu sous le nom d'ANGELICO. V. ce mot.

FRAGMENT s. m. (fra-gman — lat. *fragmentum;* de *frangere*, rompre. V. FRACTION). Morceau d'une chose brisée : FRAGMENTS *de porcelaine.* ‖ Reste d'un objet important par son prix, son travail ou sa rareté : FRAGMENTS *d'une statue antique, d'une colonne, d'une inscription. Les antiquaires recherchent curieusement les* FRAGMENTS *des inscriptions de statues et autres monuments de l'antiquité.* (Quatremère.) *Une médaille fruste, un* FRAGMENT *de bronze, ne font pas moins tressaillir un antiquaire que la fraîche parure et les parfums de la femme adorée ne font tressaillir le cœur de l'amant.* (Ad. Paul.) *Qui aurait jamais cru que nous verrions de nos yeux, que nous toucherions de nos mains des* FRAGMENTS *de la ville anathématisée par le prophète?* (Th. Gaut.)

— Partie, parvenue jusqu'à nous, d'un livre, d'un traité, d'un ouvrage ancien : FRAGMENTS *d'un poëme.* FRAGMENTS *de Salluste, d'Ennius. Le système de vocalisation massorétique, en s'appliquant aux* FRAGMENTS *d'Esdras et de Daniel, les a défigurés.* (Renan.) ‖ Morceau, passage d'un livre, d'un ouvrage non encore terminé ou que l'auteur n'a pu achever ou n'a pas cru devoir compléter : FRAGMENTS *historiques, philosophiques, poétiques, etc. Publier des* FRAGMENTS.

— Fig. Partie d'une chose, par opposition au tout : *Connaître la vérité par* FRAGMENTS *est encore quelque chose.* (Villem.) *L'idée, comme l'entendent les logiciens, n'est qu'un* FRAGMENT *de l'action totale par laquelle procède l'esprit humain.* (Renan.)

— Jurispr. *Fragment pur*, Nom donné par les jurisconsultes à un fragment tiré de l'ouvrage même d'un auteur, par opposition aux fragments extraits d'un citateur ou d'un commentateur.

— B.-arts. Nom donné autrefois à chacun des actes de différents ballets représentés successivement le même jour : *Jouer des* FRAGMENTS. ‖ Drame lyrique dont chaque acte représente une action séparée.

— Chir. Chacun des morceaux d'un os fracturé.

— Anc. pharmac. *Les cinq fragments précieux*, Eclats qui se détachent du saphir, du grenat, de l'hyacinthe, de l'émeraude et de la cornaline, et qui passaient pour avoir des vertus cordiales.

Fragments de philosophie cartésienne, par V. Cousin. V. PHILOSOPHIE.

Fragments de philosophie scolastique, par V. Cousin. V. PHILOSOPHIE.

FRAGMENTABLE adj. (fra-gman-ta-ble — rad. *fragmenter*). Susceptible de se réduire en fragments.

FRAGMENTAIRE adj. (fra-gman-tè-re — rad. *fragment*). Composé de fragments : *Il n'est point de vraie philosophie partielle ou* FRAGMENTAIRE. (Lamenn.)

FRAGMENTAIREMENT adv. (fra-gman-tè-re-man — rad. *fragmentaire*). Par fragments : *Traiter les questions* FRAGMENTAIREMENT, *au lieu de les prendre par le point où elles se touchent toutes, c'est prêter merveilleusement aux digressions.* (P. Leroux.)

— Petit à petit, progressivement : *Ce qui rend la vieillesse très-triste, c'est que nous vieillissons* FRAGMENTAIREMENT. (D. Stern.)

FRAGMENTATION s. f. (fra-gman-ta-si-on — rad. *fragmenter*). Action de partager en fragments, de réduire en fragments : *Le despotisme dans la cité est corrélatif à* LA FRAGMENTATION *du genre humain.* (P. Leroux.)

FRAGMENTÉ, ÉE (fra-gman-té) part. passé du v. Fragmenter. Réduit en fragments : *Nation* FRAGMENTÉE. *Armée* FRAGMENTÉE.

— Dont on a séparé un fragment.

FRAGMENTER v. a. ou tr. (fra-gman-té — rad. *fragment*). Réduire en fragments, diviser : FRAGMENTER *un Etat, une administration.*

Se fragmenter v. pr. Etre réduit en fragments : *La petite armée polonaise* S'EST FRAGMENTÉE *en guérillas, qui recommencent à épar-piller la guerre.* (H. Martin.)

FRAGMENTEUX, EUSE adj. (fra-gman-teu, eu-ze — rad. *fragment*). Qui résulte d'une réunion de fragments.

FRAGNITO ou **MONFORTE**, bourg d'Italie, prov. de la Principauté Ultérieure, district et à 27 kilom. N.-O. d'Ariano, près de la rive gauche du Tamaro; 2,500 hab.

FRAGNITO-L'ABBATE, bourg d'Italie, prov. de la Principauté Ultérieure, district et à 30 kilom. N.-O. d'Ariano; 2,000 hab. Foires importantes. Plusieurs églises remarquables.

Fragoletta, roman de Henri de Latouche (Paris, 1829). Nous avions entrepris l'analyse de *Fragoletta*, et nous désespérions d'atteindre le but sans froisser, malgré nous, la morale, quand nous avons rencontré dans M. Sainte-Beuve la page suivante, que nous nous empressons de transcrire. « *Fragoletta* est un livre impossible à analyser; c'est l'histoire d'un hermaphrodite. Un des amis de M. de Latouche, en causant, lui avait donné l'idée d'un roman psychologique sur ce sujet. M. de Latouche hésita, rejeta l'idée d'abord, et finit, quelque temps après, par la reprendre et par l'envelopper dans ce qu'il appelait une composition politique. « J'en ai » mis quelque chose dans une composition » politique, oui, politique, écrit-il à cet ami, » et je me réserve de vous en parler; car je » sais que je fus désagréablement étonné » quand je trouvai dans la préface de *Trilby* » qu'on m'avait pris un sujet sans me le dire. » Ici, ce n'est pas le monstre tel qu'il se pré- » sentait à vous, et tel, je crois, qu'il ne faut » pas le peindre. » Dans *Fragoletta*, en effet, l'auteur affecte d'étaler sur le premier plan les horreurs de la révolution de Naples, en 1798, les cruautés et les réactions de la populace et de la cour après l'évacuation de l'armée française; mais il se complaît beaucoup trop à décrire les royales délices qu'il prétend flétrir. Le roman de *Fragoletta* est traversé de scènes tortueuses, insidieuses, qui inquiètent l'imagination et surprennent les sens. Je ne puis indiquer qu'un endroit louable et véritablement touchant, c'est quand le major d'Hauteville, à son retour d'Italie, traverse sa contrée natale du Berry et reconnaît cette rivière de son pays, la Creuse, tant illustrée par Mme Sand, et que M. de Latouche a, le premier, signalée à l'attention des paysagistes. » Ici, M. Sainte-Beuve cite un charmant passage de *Fragoletta*. « O poëte, s'écrie-t-il ensuite, que n'avez-vous continué plus longtemps dans cet ordre d'impressions naturelles! Vous étiez là aux sources de l'inspiration, de la consolation véritable, de la poésie limpide et de la vie. Pourquoi fuir si vite ces choses simples que vous sentiez pourtant par éclairs, et vous aller embarrasser à plaisir dans les tortuosités de vos propres voies? »

FRAGON s. m. (fra-gon). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des liliacées, tribu des asparagées, comprenant une douzaine d'espèces : *On multiplie le* FRAGON *piquant par ses graines.* (Bosc.)

— **Encycl.** Les *fragons* sont des arbrisseaux ou des arbustes à feuilles alternes, simples, réduites à des écailles membraneuses; les rameaux sont aplatis et simulent des feuilles; à leur centre naissent les fleurs, qui sont hermaphrodites ou dioïques, et auxquelles succèdent des baies arrondies et succulentes. Ce genre comprend une douzaine d'espèces, répandues surtout dans les régions tempérées de l'hémisphère nord, et dont plusieurs sont cultivées dans nos jardins. La plus connue est le *fragon piquant* (*ruscus aculeatus*), appelé aussi, suivant les localités, *brusc*, *houx*, *frêlon*, *petit houx*, *myrte épineux*, *buis piquant* ou *sauvage*, etc. C'est un arbrisseau toujours vert, glabre, piquant, rappelant de loin le port du myrte. Ses rhizomes (vulgairement *racines*) sont traçants. Ses tiges aériennes s'élèvent droit et ne dépassent guère la hauteur d'un mètre; elles sont très-flexibles et difficiles à rompre, et se ramifient beaucoup. Les dernières divisions constituent de petits rameaux ovales, aplatis, pointus et piquants, longs d'environ 2 centimètres. Leur apparence est telle, qu'au commencement de ce siècle plusieurs botanistes les prenaient encore pour des feuilles, et que bien des personnes continuent à partager cette manière de voir. Mais, comme le fait observer avec raison A. Saint-Hilaire, « il est impossible à l'observateur attentif de considérer ces rameaux comme tels, puisqu'ils naissent eux-mêmes à l'aisselle d'une feuille avortée, et qu'ils portent des fleurs, caractères qui ne sauraient appartenir qu'aux branches. Ici, comme dans tous les axes, tiges ou rameaux aplatis, les feuilles sont toujours petites ou avortées; ainsi, d'un côté, il y a excès; de l'autre, défaut de développement, nouvel exemple de ces balancements d'organes, non moins fréquents dans le règne végétal que dans le règne animal. » Les fleurs sont petites, dioïques, blanches, solitaires, et naissent vers le milieu de la face supérieure des rameaux aplatis; elles se montrent deux fois dans l'année, en juin et en décembre; les fruits sont d'un rouge de corail, du volume d'une petite cerise; ils mûrissent à la fin de l'automne et persistent durant tout l'hiver.

Cet arbrisseau, que Virgile mentionne dans sa septième églogue, était bien connu des anciens. Il croît dans les bois montueux des régions chaudes et tempérées de l'Europe, et paraît préférer les endroits secs et rocailleux. Il s'accommode très-bien de l'ombre et ne redoute qu'un soleil trop vif. Peu difficile sur l'exposition et sur la nature du sol, il est également peu sensible à l'extrême humidité et à l'extrême sécheresse. Il croît à peu près partout; néanmoins, il préfère une exposition ombragée et une terre légère; dans le Nord, il faut le placer à une exposition chaude et abritée. On peut le propager de graines, semées au printemps; la seconde année, on repique les plants en pépinière. Dans le Nord, il craint les grands froids et exige une légère couverture durant l'hiver. A cinq ou six ans, on peut le planter à demeure, et dès lors il n'exige plus aucun soin de culture. Le plus souvent, on multiplie le *fragon* par éclats de pieds, faits à la fin de l'hiver ou au commencement du printemps. Cette opération manque quelquefois; pour que les éclats reprennent bien, il est bon qu'ils forment des touffes un peu fortes.

On se sert avantageusement du *fragon*, dans les jardins, pour parer la nudité du sol, sous les arbres, dans l'intérieur, ou mieux, sur les bords des bosquets, le long des allées, etc. Il produit un très-bon effet au premier rang des massifs, surtout à l'exposition nord. Il figure d'ailleurs très-bien dans toutes les conditions, grâce à son port élégant, à ses touffes d'un vert foncé et à ses fruits d'un beau rouge. C'est sans contredit une des plus belles parures d'hiver pour les jardins d'agrément. Il est encore très-convenable pour fortifier le bas des haies de défense, ou même pour les constituer entièrement, comme cela se pratique en Italie. Ces haies sont si bien fournies, que les petits animaux, tels que les poules et les lapins, ne peuvent les traverser.

Les racines ou rhizomes de cette plante ont une saveur d'abord légèrement douceâtre et mucilagineuse, qui devient un peu amère et âcre quand on continue de les mâcher. Elles sont encore employées en médecine, mais beaucoup moins qu'autrefois, comme apéritives et diurétiques; elles forment une des cinq racines apéritives majeures des anciennes pharmacopées. On les a préconisées contre l'hydropisie, la gravelle, la jaunisse et les pâles couleurs. On dit aussi qu'elles peuvent servir au tannage. C'est au mois de septembre qu'on les récolte pour les dessécher et les conserver. Les jeunes pousses du *fragon* se mangent, dans plusieurs endroits, en guise d'asperges. Les tiges garnies de feuilles (ou des organes auxquels on donne ce nom) servent à faire des balais; en Italie, on en entoure les viandes pour les préserver des atteintes des souris. Dans les pays où cet arbuste est abondant, on s'en sert pour chauffer le four. Les rameaux, qui sont très-flexibles, servent à faire des houssines, et il paraît que les anciens les utilisaient pour lier les vignes. Les baies sont comestibles, mais peu agréables au goût. Les oiseaux en sont très-friands; aussi conseille-t-on de planter le *fragon* dans les remises. Ces fruits participent d'ailleurs des propriétés médicales des racines; on en faisait autrefois une conserve, vantée contre les ardeurs d'urine et la gonorrhée. Les graines torréfiées sont un des meilleurs succédanés du café, le premier, le seul même, d'après De Candolle; elles en ont l'arome, au point que bien des personnes peuvent s'y méprendre; elles sont seulement un peu fades, parce que le principe amer y manque; mais on pourrait le leur donner artificiellement.

Le *fragon hypophylle* est plus petit que le précédent; mais ses rameaux aplatis sont plus longs, non piquants; ils ressemblent encore davantage à des feuilles et portent des fleurs sur leurs deux faces. Tout cela le rend, dans les jardins, plus agréable que le *fragon* commun. Nous en dirons autant du *fragon hypoglosse*, espèce voisine ou peut-être simple variété du *fragon hypophylle*, dont il diffère par ses rameaux foliacés, encore plus longs et moins larges, et par ses fleurs accompagnées d'une languette assez grande. On donne à ces deux espèces le nom de *laurier alexandrin*, parce que c'était, d'après quelques érudits, le *laurier* dont on se servait dans l'antiquité pour tresser des couronnes aux vainqueurs. Ces deux arbrisseaux croissent dans les régions méridionales de l'Europe, dans les lieux montueux et ombragés; ils ont les mêmes propriétés et peuvent servir aux mêmes usages que le *fragon* piquant. On les cultive à peu près de même; mais ils sont moins rustiques.

FRAGONARD (Jean-Honoré), peintre d'histoire, né à Paris en 1734, mort dans la même ville en 1806. Son père le destina d'abord au notariat; mais il ne fit qu'une courte apparition dans une étude de notaire, et, fort jeune encore, suivit les écoles de dessin. Chardin, Vanloo et François Boucher lui donnèrent successivement des leçons; il fit de rapides progrès, grâce à un travail soutenu, secondé par de merveilleuses dispositions naturelles. Boucher s'émerveilla d'un élève si bien doué et qui « travaillait quinze heures par jour; » il lui donna des soins tout particuliers. Aussi, quoique plus tard Fragonard ait su se former un genre à lui, ses œuvres gardent toutes l'empreinte de l'influence exercée sur lui par les exemples qu'il avait eus sous les yeux à l'atelier, et, comme cela arrive le plus souvent, ce sont les défauts du maître que l'on retrouve dans l'élève : trop d'affectation dans la distribution des groupes et dans l'expression des figures. Le travail assidu de Fragonard à l'atelier porta bientôt ses premiers fruits : proclamé grand prix de Rome, il partit pour l'Italie. Laissons-le raconter sa première impression. « L'énergie de Michel-Ange m'effrayait, disait-il; j'éprouvais un sentiment que je ne pouvais rendre; en voyant les beautés de Raphaël, j'étais ému jusqu'aux larmes, et le crayon me tombait des mains; enfin, je restai quelques mois dans un état d'indolence que je n'étais pas le maître de surmonter, lorsque je m'attachai à l'étude des peintres qui me donnaient l'espérance de rivaliser un jour avec eux : c'est ainsi que Baroche, Pierre de Cortone, Solimène et Tiepolo fixèrent mon attention. » Il ne faut pas trop s'étonner de cette timidité en face des chefs-d'œuvre de la peinture : Boucher, avant de laisser partir son élève, lui avait donné quelques instructions assez singulières : « Mon cher Frago (diminutif amical de Fragonard), tu vas voir en Italie les ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange et de leurs imitateurs; mais, je te le dis en confidence et comme ami : si tu prends ces gens-là au sérieux, tu es un garçon perdu! » Boucher touchait juste. La grande peinture n'était pas dans le talent de Fragonard, et Raphaël ne pouvait qu'exercer sur son esprit une fâcheuse influence. Est-il besoin de dire que la peinture ne captiva pas seule son attention? Fragonard était jeune, sensible, joyeux; il lui fallait peupler son souvenir de visages charmants pour ses tableaux futurs; il aimait le plaisir, et il donna quelques mois à la satisfaction de ses petits défauts. Il était accompagné, dans son voyage, par l'abbé de Saint-Non, qui avait pour lui le plus vif attachement. C'est à l'occasion de ce voyage que fut publiée la magnifique édition du *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile* (5 vol. in-fol.). A son retour de Rome, Fragonard exécuta, pour son entrée à l'Académie, *Corésus et Callirhoé*, dont Diderot fit un si pompeux éloge. Bien que ce thème sérieux l'éloignât infiniment de son originalité native, il ne laissa pas que d'y développer beaucoup de talent, et l'Académie fut unanime à l'admettre. Ce tableau de *Callirhoé* avait été produit dans une situation d'esprit exceptionnelle : le peintre possédait admirablement son sujet, et il était plein de la volonté d'être reçu académicien. Aussi cet ouvrage est-il d'une belle ordonnance, que font ressortir à merveille de piquants effets de lumière dirigés avec beaucoup d'habileté. Fragonard eut alors le plaisir de voir les plus riches amateurs fréquenter son atelier. C'est sur ces entrefaites que le duc de Grammont, l'un d'eux, lui commanda une *Visitation de la Vierge*. Ne pouvant refuser, le peintre se mit à l'œuvre; mais il n'était déjà plus sous les heureuses inspirations qui avaient produit le tableau précédent. Fragonard ne s'illusionnait pas sur sa faiblesse en présence des grands sujets d'histoire; il manquait surtout de la science que donnent des études spéciales. La *Visitation* fut et devait être une œuvre médiocre. Dès lors, Fragonard jura qu'il n'entreprendrait plus un sujet de ce genre. Ennemi de la gêne et de la contrainte, obéissant aux tentations de la fortune, il ne rêva désormais que des succès faciles, et il commença une série de tableaux érotiques. Rendu ainsi aux inspirations de son génie, il réussit au delà même de ses espérances. Ses amis lui disaient bien parfois que, s'il eût continué à suivre la voie que sa *Callirhoé* semblait lui avoir marquée, il serait devenu un des grands maîtres de la peinture historique, et qu'il s'était abaissé en se livrant au genre érotique. « La nature, répliquait-il, en me poussant à la vie, m'avait dit malicieusement